

de ce que je sais et de la réalité des choses dont j'ai été témoin. De plus, combien de fois n'ai-je pas vu un médecin faire de son mieux, servir fidèlement jusqu'à la fin, puis dire au ministre du culte: "J'ai fait tout mon possible, et je dois maintenant vous confier mon malade". J'aimerais vous en donner un exemple. Dans la ville, de Souris deux médecins furent mandés pour soigner un homme gravement malade. Après leur départ, je leur demandai s'il restait quelque espoir, mais ils secouèrent la tête. Les ongles du malade étaient noirs, ses lèvres violettes, et ses yeux devenaient vitreux. Sa température était montée à 105°, et sa pulsation était de plus de 140. Il râlait. Je suggérai d'employer toute la moutarde que je voudrais, vu que cela ne pourrait aggraver l'état du malade. Je me tins donc à la porte la chambre, en priant le grand Guérisseur de nous venir en aide, alors que je voulais moi-même coopérer autant que possible. Nous continuâmes à appliquer la moutarde à toutes les demi-heures jusqu'à six heures du soir, c'est-à-dire environ onze heures de ce traitement. Puis le malade cria qu'il brûlait, et nous fûmes heureux de constater, en enlevant la moutarde, qu'il transpirait beaucoup. J'allais chercher un verre d'eau lorsqu'il cria à sa femme: "Faites venir ce ministre à la porte et qu'il remercie le grand Guérisseur". Par conséquent, monsieur l'Orateur, après avoir donné à cet homme soixante-seize injections hypodermiques de digitale, de la strychnine et de l'huile camphrée, je connais quelque chose de la médecine. Je me crois autorisé à parler sur cette question à cause de mon association avec des médecins, qui ont rendu aux malades des services signalés et hautement appréciés. Mais, manquant d'expérience, naturellement, en cette Chambre, je dirai que j'ai été surpris d'entendre un si grand nombre de membres recommander des remèdes pour la guérison de l'organisme politique en ignorant complètement Celui qui, un jour, a pris cinq pains et deux poissons des mains d'un jeune garçon et en nourrit toute une multitude de personnes.

Cette proposition comporte d'abord tout le service médical essentiel au rétablissement et au maintien d'une santé parfaite. Elle comporte tout ce qui est nécessaire au complet bien-être des malades de corps ou d'esprit, comprenant le diagnostic, le service des médecins et des infirmières, les avantages de l'hospitalisation, les renseignements sur la préservation de la santé, la prophylaxie et l'examen de tous les malades. En second lieu, il implique la socialisation de la médecine, la responsabilité de l'Etat qui doit prendre des mesures pour qu'un pareil service soit mis librement à la disposition de tous les

citoyens et que les services existant soient utilisés autant que faire se peut. Le problème ne comporte pas l'usage obligatoire de ce service ni implique-t-il qu'il empêchera l'exercice de la médecine particulière.

Je désire citer quelques statistiques; cette question ne relève pas de mon domaine, mais je me rends compte qu'il est nécessaire pour moi de le faire.

Plus de la moitié des décès de femmes en couches que l'on pourrait prévenir, sont causés par le manque de soins médicaux. Voilà l'opinion formulée par l'Académie des soins médicaux de New-York. Dans certains autres centres encombrés, plus de la moitié des malades ne reçoivent aucun des soins médicaux qu'il faudrait. C'est là l'avis du Service d'hygiène publique des Etats-Unis. Il n'y a que trois dents sur six qui sont traitées par le dentiste; les autres continuent à se détériorer. Voilà l'opinion exprimée par le comité sur le coût des soins médicaux; le même comité fait observer que, sur dix personnes, il n'y en a qu'une qui subit un examen annuel de la part d'un médecin; or, n'importe quel médecin vous dira que c'est la seule bonne méthode de prévenir les maladies, puisque c'est le moyen de les détruire en germe. Après cinq années de recherches, le comité tire la conclusion que notre négligence tragique de nous servir pleinement de nos hôpitaux, des gardes-malades, des médecins et des dentistes est cause d'un énorme gaspillage au point de vue économique qu'il serait possible de prévenir, de souffrances physiques, d'angoisses mentales et de millions de décès inutiles. Nous avons besoin des avantages de la prévention. Le poète l'a dit: Il est préférable de construire une clôture au sommet de la colline que de faire venir l'ambulance dans la vallée. Et le remède à cette situation ne saurait être appliqué par le médecin individuel, qui est souvent surchargé de travail et mal rémunéré, ainsi que nous l'établirons tout à l'heure; il ne saurait l'être non plus par l'intermédiaire de la charité, des services supplémentaires des médecins ni par l'intermédiaire des comités. Je citerai les paroles du docteur Greaves, qui a donné une causerie à la radio dernièrement:

En premier lieu, si l'on reléguait au second plan le motif commercial ou les bénéfices, s'il faut en parler, voilà qui contribuerait extrêmement, il me semble, à la solution du problème. . . . On devrait supprimer le motif du bénéfice direct, car, il détourne l'attention et empêche de servir pleinement et de tout cœur la cause.

Si les médecins n'avaient plus à se préoccuper de leurs honoraires, s'ils étaient dans la même situation que les ministres du culte